



Petit Courrier des Dames

Rue Meslée N^o. 25.

Redingotte d'Alpaga, Collet en grebe, doublé en Staff. Pantalou demi colant.



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée N^o. 25.

Robe de soie garnie de bouillons de tulle et de nœuds en feuilles de satin de M^{me} Michel rue neuve des petits champs N^o. 33. Chapeau Bearnais en velours orné de marabouts d'une aigrette et de liserée d'Or, des Magasins de M^{me} Mure.

PETIT
COURRIER DES DAMES,
OU



*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois,
dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 16
pour l'année..... 36
50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.



ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67;
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

Je rencontrais souvent dans le monde M^{me} de Ferval, dont
la beauté et l'esprit ne sont contestés par personne. Arrive-t-
elle dans un cercle, elle y produit une vive impression; parle-
elle, ce qu'elle dit enchante. L'indulgence procède à tous ses

jugemens ; elle paraît bonne, et pourtant on la critique. Elle suit les bals et les spectacles avec une assiduité blâmable ; la recherche continue de sa toilette, est une preuve qu'elle s'en occupe exclusivement. Sa fortune lui permet de recevoir avec luxe ; aussi, tous les lundis, son hôtel est le rendez-vous d'une société brillante, dont elle fait les honneurs avec une grâce qui lui est personnelle. Mais M^{me} de Ferval est mère ; ses jeunes enfans sont donc abandonnés à des mains mercenaires ? car un genre de vie aussi dissipé s'accorde peu avec les détails d'un intérieur de famille. Aussi, on admire M^{me} de Ferval, on l'admire ; mais tout bas on la plaint de l'avenir qu'elle se prépare, quand l'âge sonnera pour elle l'heure de la retraite.

Je partageais cette façon de penser sur elle, quand je reçus une lettre d'un parent qui habite la province, par laquelle il me priait de recommander de vive voix à M. de Ferval, banquier, une affaire qu'il lui a confiée avant de partir, et dont il ne reçoit pas de nouvelles.

Je me rends chez M. de Ferval, à dix heures du matin ; il était sorti. On vient me dire que madame m'engage à passer chez elle, en attendant monsieur, qui va rentrer pour déjeuner. Je traverse un grand appartement, où l'ordre le plus parfait régnait déjà, quoiqu'on eût reçu la veille. M^{me} de Ferval, dans un charmant négligé, vient au-devant de moi, m'adresse mille choses flatteuses sur ma visite inattendue ; depuis long-tems, dit-elle, elle a désiré faire ma connaissance ; et enfin, après des complimens réciproques, elle me demande la permission de continuer ses occupations du matin. En effet, ses deux petites filles sont là, et M^{me} de Ferval, aidée d'une femme de chambre, procède à leur toilette, sans oublier aucun de ces soins minutieux si essentiels à la santé des enfans. Ensuite, elles se mettent à genoux, prient, et viennent remercier et embrasser leur intéressante mère, qui leur donne un petit travail à faire, et promet d'assister à leurs leçons. Une gouvernante, bien choisie sans doute, les emmène, et je reste seul avec M^{me} de Ferval.

Après avoir causé de choses et d'autres, elle me demande la faveur de cultiver ma connaissance ; et, quoique deux fois plus âgée qu'elle, j'accepte avec une vivacité qui lui prouve tout le plaisir que j'aurais à être son amie. Je devais donner une soirée dans la huitaine ; je l'invite. « Madame, me dit-

» elle, mon mari aime beaucoup la société, j'y vais souvent pour me conformer à son goût; il aime la toilette, et je m'occupe un peu de la mienne, pour lui plaire. Je crois devoir consacrer les matinées à mes enfans, à la surveillance de mes gens, de ma maison, et ces habitudes sont trop nécessaires pour ne pas sacrifier quelques heures de plaisir; eh bien! M. de Ferval a l'attention de me ramener de bonne heure des réunions où nous allons ensemble. Chacun de nous fait quelques concessions aux habitudes de l'autre, et, de cette manière, nous sommes toujours unis. »

Et voilà cette femme qu'on taxe de légèreté! Oh! comme je me promettais de la venger... M. de Ferval rentre. Je lui communique la lettre qui m'amenait chez lui; il me promet de s'en occuper, et je quitte M^{me} de Ferval, qui, pendant ce tems-là, avait vérifié des comptes, que je jugeai être ceux des dépenses de sa maison.

J'avais annoncé à mes amis que j'aurais M^{me} de Ferval; c'était dire aux femmes: Faites assaut de toilette. Effectivement, M^{me} de Ferval parut dans tout l'éclat modeste d'une parure de demi-deuil, qui, on le sait, doit se porter en blanc. Sa robe, en satin, avait une garniture d'un goût charmant; mais son chapeau attira surtout l'attention générale; le nom qu'il portait était déjà un talisman de succès, un signe de conquête: un chapeau à la *Béarnais*!... Que de souvenirs de gloire se rattachent à cette seule dénomination! Aussi virent-les élégans chevaliers de la société se rallier autour du *panache blanc* de M^{me} de Ferval, qui put compter cette soirée au nombre de ses plus brillans triomphes!

Chacune de ces dames admirait la pose gracieuse de ses plumes, la disposition nouvelle de ses garnitures, et peut-être enviaient-elles tout bas le charme qu'elle imprime à tout ce qui se rattache à elle. M^{me} de Ferval se rapprocha d'un petit cercle de femmes qui discutaient sur une mode nouvelle; on lui demanda son opinion. Il s'agissait d'un missionnaire ouvert et boutonné de côté; c'était justement le négligé dans lequel j'avais trouvé ma jeune amie dans ma visite du matin. Ce souvenir était trop intéressant, pour ne pas en faire part aux jeunes femmes; je ne nommais pas M^{me} de Ferval, mais on la devina; sa modestie vint ajouter à toutes ses perfec-

tions ; et quand , dans une société , un jugement se forme avec trop de précipitation , il me suffit de dire : Oubliez-vous M^{me} de Ferval ?

Les robes de bal n'offrent rien de nouveau dans la coupe des corsages. La plupart sont demi-montans. Une double ruche de tulle est placée au-dessus du rouleau de satin qui marque le tour de la poitrine et des épaules. On dispose encore des bouquets détachés entre les bouillons du bas du jupon , qui sont toujours traversés par des rouleaux en satin.

Nous avons vu une robe de velours noir , habillée , qui avait une grosse tresse en or au bas du jupon , et une autre , plus petite , placée sous deux rangs de blondes étagées , qui rabattaient autour de la gorge ; pour ceinture , une torsade en or , terminée par deux glands , qui venait se nouer par devant et tombait sur le milieu de la robe.

Une des toilettes du matin les plus élégantes que nous ayons encore vues , se composait d'une robe aussi en velours noir : une pélerine , en zibeline , formait sur le derrière un collet montant ; et un autre collet rond qui tombait sur les épaules , cachait en partie la taille. Les deux bouts de cette pélerine allaient en diminuant un peu jusqu'au bas du jupon , où ils se séparaient pour venir servir de garniture autour de la robe. Cette fourrure était disposée de manière à laisser sur le devant de la robe un intervalle de la largeur d'une main , pour faire apercevoir , à partir du haut du corsage , un rang de petits boutons en or mat.

CORRESPONDANCE.

Dunkerque , le.....

(Suite.)

Je t'ai dit , dans ma dernière , que le valet de chambre du lord et la gouvernante de la charmante lady s'étaient approchés respectueusement pour l'aider à descendre de ce siège , où je l'avais vue placée d'une manière si inconvenante. La dame s'était élancée par terre ; elle avait pris , d'un air distrait , le bras du lord , qui lui était silencieusement offert ; la tartane écossaise avait été rejetée sur le siège avec une grâce infinie , et débarrassé de cette enveloppe grossière une taille élégante ,

que dessinait fort bien une amazone de couleur foncée ; le plus joli pied du monde qui donnait à mon imagination l'idée du modèle le plus gracieux, me forçait à l'oubli complet de moi-même ; je restai là... Aucun voyageur n'avait prononcé un mot ; c'était aux coutumes et à la manie ridicule de donner aux valets les places intérieures de la voiture, que je les avais jugés Anglais. Les quatre voyageurs montèrent le grand escalier ; et moi, les yeux fixés sur la voiture, je cherchais à deviner quels étaient ses propriétaires, quelle était surtout la céleste créature que je venais d'admirer, et qui avait dans toute sa personne un charme indéfinissable qui se sent et ne se peut décrire. Je regardai machinalement les armes de la voiture, et cherchais à me rappeler ce que je savais de blason, pour en tirer quelqu'indice ; mais en Angleterre les gens riches obtiennent facilement des armes, en payant à la chancellerie une certaine somme, et déconcertent ainsi *la science*. Le valet de chambre et la gouvernante revinrent tirer de la voiture divers objets. Je vis James faire l'officieux auprès de l'Anglaise, et la débarrasser des cassettes de toutes les formes, dont elle se chargeait. Je m'acheminai vers mon appartement : il me parut plus solitaire ; mes feuilletons me parurent une chétive ressource contre l'ennui. Je me mis à l'écrire. Il était neuf heures lorsque James entra chez moi. Après avoir touché diverses choses, et changé plusieurs objets de place, sans obtenir que je remarque sa présence, il me demanda mes ordres pour le reste de la soirée. « Je n'en ai point à vous donner, lui dis-je ; je sonnerai pour me coucher. — Monsieur ne prendra-t-il rien ce soir ? il a dîné de bonne heure. — Vous savez que je ne soupe point. — Aussi ne pensé-je à offrir à monsieur que du thé, suivant l'usage de ce pays : on vient d'en monter chez milord Bar... , et mistriss *Rachel Nelson* est allée le préparer : c'est son emploi dans tous les pays qu'ils viennent de parcourir ; toute l'Italie, la France. » J'étais resté, la plume à la main, à demi tourné vers James ; honteux de prêter une oreille aussi attentive aux discours de mon valet, mais ils me rapprochaient de ma charmante inconnue... Je l'avais parée de tous les charmes, c'était le rêve de mon imagination réalisé ; elle était digne d'être aimée, j'en étais sûr. James fut écouté, il le vit bien. Pour le faire rester dans ma chambre, j'ordonnai qu'il me fît lui-même le

thé d'usage dans le pays ; et quand il rentra avec la fontaine et le cabaret chargé de tout ce qui est nécessaire pour ce passe-temps anglais, je lui demandai comment il savait que cet étranger s'appelait milord Bar... ? » Je rappelle à monsieur que mistriss Rachel est de ma connaissance. Quand je servais le colonel Storey, elle était gouvernante des enfans de sa sœur, et elle a toujours eu beaucoup d'amitié pour moi. A son retour en Angleterre, elle a obtenu de remplir les mêmes fonctions auprès de miss Adinson, jeune personne de dix-huit ans, qui venait de perdre son père, et qui se trouvait une riche héritière : c'était peu de tems avant son mariage avec le lord Bar... Je suis fort aise d'avoir retrouvé cette bonne mistriss Rachel ; j'avais à peu près dîné quand la voiture est arrivée ; mais, pour lui faire plaisir, j'ai, ma foi ! recommencé de bon cœur, et elle m'a raconté la triste vie que sa malheureuse maîtresse est obligée de mener, malgré toute sa fortune. Mistriss Rachel dit bien qu'elle ne voudrait pas être à sa place, pour vivre comme elle, s'entend, car si elle voulait, qui l'empêcherait d'être heureuse ? Oh ! il y a de drôles de gens dans le monde ! Il faut qu'elle ait une fière tête pour être comme cela, depuis trois ans, sans dire un seul mot à son mari ; c'est cependant un bel homme, ma foi ! comme dit mistriss Rachel ; si l'on n'avait pas pris des précautions dans le contrat, je crois qu'il y a long-tems que monsieur serait d'un côté et madame de l'autre ; mais, comme il y a eu beaucoup de séparations qui ont fait du bruit dans leur famille, plusieurs séparations juridiques d'un commun accord, on fit insérer dans le contrat que les deux époux vivraient sous le même toit, et que celui des deux qui demanderait une séparation, donnerait, à titre de dédommagement, la moitié de son revenu à l'autre. Le mariage se fit ; mais une semaine était à peine écoulée, que les deux époux annoncèrent l'intention de voyager ; ils partirent immédiatement : à chaque station ils demandèrent un appartement séparé. Rarement ils se trouvent ensemble dans la voiture : quand monsieur prend l'intérieur, madame monte sur le siège, ou dans le cabriolet derrière. Jamais ils ne se parlent ; assis à la même table pour les repas, la carte est présentée à chacun : ils désignent les mets qui leur conviennent, et aucune sympathie ne se montre dans leurs goûts ; leurs vins sont différens aussi. C'est ainsi

qu'ils viennent de dîner; ils sont ensuite passés dans le salon, où Rachel leur sert le thé; monsieur parle à son chien, madame lit un ouvrage français; mistriss Rachel dit qu'elle parle notre langue comme si elle était née à Paris. C'est de cette façon qu'ils viennent de parcourir la France, la Suisse, l'Italie; ils arrivent de Belgique en ce moment, et vont repasser en Angleterre, sans s'être dit un seul mot pendant les trois années qui viennent de s'écouler. Mistriss Rachel dit que madame est très-bienfaisante, pleine de douceur, et qu'elle était très-enjouée avant son mariage; que monsieur est aussi d'une grande bonté; que dans le commencement du mariage, elle s'était bien aperçue de quelques discussions, mais qu'elle s'était dit que cela se raccommoierait sur l'oreiller; et point du tout, l'oreiller cessa d'être commun. Chacun paie son écot: mistriss Rachel solde une poste pour madame; le valet de chambre paie à l'autre pour monsieur. » Ce récit de James me rendait stupéfait d'étonnement: l'heureux possesseur de la charmante Georgine la laissait veuve si près de lui! Tous deux dans le même salon étaient dans une solitude profonde. Mon domestique sortit; je pensais qu'il était allé à son tour prendre le thé avec la communicative Rachel. La situation de sa jeune maîtresse me navrait le cœur: comment, me disais-je, au milieu des délices de l'opulence, la vie de cette tendre fleur se trouve-t-elle désenchantée; je ne sais quel démon s'est glissé entre deux êtres dont, selon toutes les apparences, la vie devrait être heureuse; un mur d'airain s'est élevé entr'eux! trois années de voyage, dans la belle saison de leur vie, voyant ensembles les plus brillantes contrées, des sites admirables, aucune des émotions qu'a dû amener cette suite d'enchantemens ne leur a procuré le bienfait d'une réconciliation! Est-il possible que le cœur de la charmante Georgine soit fermé aux plus doux sentimens de la nature?

Plein de ces réflexions, je dormis peu; je sonnai de bonne heure, et j'appris de James que milord avait déjà fait atteler depuis long-tems: l'ordre du départ avait été donné pour six heures; mais mylady ne s'était point levée; on allait dételer, me dit James; et il ajouta que Rachel lui avait dit qu'il en était souvent ainsi. En effet, d'autres chevaux avaient été mis à la voiture, lorsque milady descendit; elle sortit pour visiter

les églises ; milord , au moment où elle rentra , sortit à son tour ; le relai fut encore renouvelé ; enfin , les deux époux se trouvèrent réunis. Feignant de regarder les chevaux , je vis la séduisante Georgine monter dans la voiture ; milord se plaça sur le siège , les domestiques dans le cabriolet derrière , et la voiture emporta , en roulant , leur silencieux ennui. Tu sauras , mon cher Ernest , tout ce que m'a inspiré ce court séjour à Dunkerque , que je quitte , après avoir terminé cette lettre (1).

ANATOLE.

EUROPORAMA.

Nouveau spectacle, passage de l'Opéra, galerie du Baromètre. On y voit Moscou, nouvellement rétabli ; St-Petersbourg, le Sund, Heidelberg, l'église Saint-Étienne à Vienne, au jour de la Fête-Dieu ; un vaisseau de ligne de 80 canons. Tous les jours, depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Prix d'entrée : 2 fr. ; les enfans paieront la moitié.

ANNONCE.

FAIBLESSE DE LA VUE. — UN BREVET DU ROI a été délivré , sur le rapport de la faculté de médecine de Paris , pour la **POUDRE ODORANTE** , dont l'odeur fortifie , rétablit et conserve la vue , même dans les cas les plus désespérés. L'odeur de cette poudre a rendu la vue à des milliers de personnes , tant en France qu'à l'étranger , notamment à un enfant de 3 ans (le neveu de M. Arbareri , au Havre) ; à une personne de 26 ans (mademoiselle Eiméry , à Barbezieux) ; à une de 46 ans (M. Oizan , à Perpignan) ; à une de 73 ans (M. Terrade , à Angoulême) ; puis elle a dispensé de l'usage des lunettes des personnes qui ne pouvaient s'en passer depuis 30 ans (M. Raimon , employé au ministère de la guerre). On n'a qu'à promener la fiole , plusieurs fois par jour , sous les yeux et sous le nez. Prix : 3 fr. , chez M. Lefebvre , papetier , rue Saint-Honoré , N° 178 , à Paris ; M. Bourcard , 1640 à Bâle , et les libraires Beyrink , à Amsterdam ; Vleminkx , à Bruxelles ; Chambet , à Lion ; Dutertre , à Marseille ; Ay , à Perpignan ; Laffite , à Bordeaux ; Busseuil aîné , à Nantes ; Vallée , à Rouen ; Jung , à Strasbourg.

(1) Cette anecdote est véritable , tout le monde connaît à Londres le jeune couple dont il est ici question.

A ce Numéro sont jointes les Planches 275 et 276.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ , rue St.-Louis , N° 46 , au Marais.